



*Monsieur le Premier ministre, quelles furent les circonstances de votre première rencontre avec Georges Pompidou ?*

Jeune auditeur à la Cour des comptes, j'appartenais au secrétariat général du Gouvernement lorsque Michel Debré était Premier ministre.

Georges Pompidou ayant formé son premier gouvernement, François-Xavier Ortoli, qui je crois m'aimait bien, a obtenu que je sois nommé au cabinet du Premier ministre.

Je n'avais jamais vu Georges Pompidou.

Je travaillais sous l'autorité de Jacques-Henri Bujard. Au bout de quelques jours, il a tenu à me présenter à Georges Pompidou. Nous sommes allés dans son bureau qui était peu éclairé. Je revois le magnifique Soulages noir ainsi que la belle lampe Louis XV. Georges Pompidou était en train d'écrire. Comme tous les anciens normaliens, il écrivait beaucoup. Soudain il m'a regardé. Sous le sourcil broussailleux, l'œil était pétillant.

Pour m'être agréable, Jacques-Henri Bujard a dit une phrase du genre : « Le départ de Jacques Chirac du secrétariat général est une grande perte. » Georges Pompidou a répondu : « J'espère bien. Sinon ce ne sera pas un gain pour moi. »

*Quelle fut votre première impression?*

Très forte. Une impression d'extrême solidité avec ce charme dans le regard qui lui valait, paraît-il, tant de succès du temps où il était étudiant.

*Quelle idée de Georges Pompidou aviez-vous au préalable?*

Je n'avais pas une idée très précise. J'étais heureux d'être nommé à son cabinet. Je ne me posais pas de questions inutiles.

*Le passage de Georges Pompidou dans le privé, chez Rothschild, ne heurtait-il pas le serviteur de l'État que vous avez toujours été?*

Non, au contraire. Ce passage a conforté la grande expérience qu'il avait de tous les rouages de la société française. Il avait été enseignant, puis proche du général de Gaulle, puis conseiller d'État. La banque ne pouvait qu'élargir le cercle de son expérience.

*Vous a-t-il donné l'impression d'être immédiatement intéressé par vous? Ou séduit?*

Non.

*Étiez-vous déjà résolu à entrer en politique?*

Pas du tout. Ce qui se passait autour du pouvoir, au secrétariat général du Gouvernement, m'intéressait mais mon ambition était plutôt d'ordre administratif, même après plusieurs années au cabinet du Premier ministre. En 1966, on m'a laissé entendre que je pourrais être nommé

à la succession de Robert Vergnaud comme directeur des transports aériens : ça me convenait tout à fait.

*Quelle était l'ambiance de travail entre ses proches collaborateurs et le Premier ministre, entre 1962 et 1967 ?*

Georges Pompidou avait beaucoup de respect pour ses collaborateurs. Il donnait à chacun de nous le sentiment que ce qu'il disait était essentiel, de sorte que nous nous sentions très valorisés. Cependant il avait le don de cloisonner soigneusement sa vie. A 20 h 30, il ouvrait les portes de son univers privé. Nous n'y avions pas accès. Ses amis personnels étaient des artistes, des intellectuels, des normaliens qu'il avait connus jeunes, bref des gens qui portaient sur le monde un autre regard que celui des technocrates... ou du beau monde. Ça lui donnait un recul salutaire.

*Est-ce Georges Pompidou qui a décidé que vous iriez à l'assaut de la troisième circonscription de la Corrèze en 1967 ?*

Non. Il souhaitait que je sois candidat à Paris où les circonscriptions faciles ne manquaient pas. Il était défavorable à une candidature corrézienne pour la bonne raison que les deux circonscriptions tenues par l'opposition paraissaient imprenables. A Brive, Jean Charbonnel était déjà en place depuis 1962. A Tulle, le socialiste Jean Montalat, qui se rapprochait déjà de la majorité, semblait hors de portée. Quant à la circonscription d'Ussel, la mienne, je crois que seul le docteur Belcour, mon suppléant à l'époque, aujourd'hui sénateur, partageait mon sentiment que nous allions gagner.

*Avez-vous un souvenir anecdotique du jour où Georges Pompidou vint vous soutenir à Ussel?*

Effectivement Georges Pompidou par gentillesse pour son jeune collaborateur, et sans illusion sur l'issue du scrutin, m'a fait l'honneur d'une escale à Ussel pendant la campagne électorale.

Je me souviens de l'étonnement des Usselois, et notamment d'Henri Belcour : c'était la première fois depuis Henri Queuille qu'un chef de Gouvernement venait chez eux. Georges Pompidou était arrivé vers 16 h 30 par hélicoptère. Il a serré toutes les mains. Il a écouté les gens, sans impatience. Tout le monde admirait qu'il fût capable d'une telle attention. J'ai gardé dans mon bureau le carton d'invitation du maire d'Ussel. (*Jacques Chirac se lève, traverse son immense bureau de l'Hôtel de Ville, fouille dans un tiroir, en sort triomphalement ce carton daté de février 1967.*)

*Pensiez-vous à l'époque qu'il était apte à remplacer un jour le général de Gaulle à l'Élysée?*

Oui.

*Avez-vous partagé en Mai 68 son sentiment de malaise vis-à-vis du comportement du général de Gaulle?*

J'ai surtout admiré la solidité de Georges Pompidou, son aptitude à comprendre ce qui se passait. Ce n'était pas si évident dans cette période tumultueuse. Beaucoup l'ont trahi ou abandonné. Jamais il n'a été déstabilisé. Je le voyais souvent, passant la plupart de mes matinées à Matignon avant de gagner mon ministère. Il avait cons-

cience du danger que courait la société française et il avait la ferme volonté de ne pas créer de drame. Ce n'est pas un hasard s'il n'y a pas eu de morts.

Quant au malaise auquel vous faites allusion, je ne l'ai pas ressenti, même le jour où le général de Gaulle s'est rendu à Baden-Baden.

*Vous sentiez-vous à la même époque en porte à faux vis-à-vis des barons gaullistes, comme Debré, Chaban, Frey, Couve de Murville, Guichard, etc.?*

Je n'étais pas sur le même pied. En servant Georges Pompidou, j'avais le sentiment de servir le général de Gaulle.

*Dans quelles circonstances vous a-t-il envoyé négocier, selon la légende, avec Krasucki du côté de la rue de Rome?*

J'étais secrétaire d'État aux Affaires sociales, chargé de l'Emploi. A ce titre il était naturel que j'aie des relations avec les syndicats en général, la CGT en particulier. La situation inédite exigeait naturellement des lieux peu orthodoxes. J'allais tout simplement aux rendez-vous que me fixait Henri Krasucki, lequel cherchait, comme le Gouvernement, à sortir de la crise.

*Avez-vous activement participé à la campagne présidentielle de 1969?*

Très activement. J'ai même assuré avec Pierre Juillet les fonctions de trésorier.

*Avez-vous un souvenir de cette période difficile?*

Un parmi d'autres. Un jour, arrivant dans les bureaux de Georges Pompidou, boulevard de La Tour-Maubourg,

je vois Pierre Juillet : « Encore un mauvais sondage ! » Je vous rappelle qu'au début de la campagne présidentielle, plusieurs sondages créditaient Alain Poher de 55 % des voix, Georges Pompidou de 45 %. Autant vous dire que les amis n'étaient pas nombreux. Pour lui changer les idées, on décida d'emmener dîner Georges Pompidou au restaurant. J'avais un dîner officiel ; je l'ai aussitôt décommandé. Nous sommes entrés dans un restaurant proche du boulevard de Latour-Maubourg où se trouvaient nos locaux. Le patron nous a demandé où nous souhaitions nous installer. Georges Pompidou a ouvert un œil malicieux et lui a dit : « Une table extérieure, contre la vitre. C'est le moment ou jamais de se faire connaître. »

*Comment avez-vous découvert, ou pressenti, que le Président était malade ?*

Je ne l'ai jamais pressenti, ni découvert. On me l'a dit. Jusqu'au bout il ne donnait pas le sentiment d'un homme malade, sauf bien sûr les conséquences de la cortisone sur son visage. Ses facultés n'étaient pas le moins du monde atteintes et sa capacité de décision était intacte, je suis assez bien placé pour en témoigner étant ministre de l'Intérieur à l'époque. Je le revois au dernier Conseil des ministres. Souffrait-il ? Il ne montrait rien.

*Peut-on considérer qu'entre 1969 et 1974, vous étiez sur un plan affectif le « préféré » du Président ? On l'a beaucoup dit.*

Nul ne peut dire cela, surtout pas moi. Je n'ai pas l'habitude de faire parler Georges Pompidou.

*Juste avant sa mort, étiez-vous déjà résolu ou résigné à une candidature de Valéry Giscard d'Estaing? L'avez-vous été immédiatement après?*

Avant sa mort, la question ne se posait pas. Immédiatement après, nous avons tout fait pour que Pierre Messmer, qui était Premier ministre, soit le candidat de la majorité. Le fait est qu'il ne l'a pas voulu. Je continue de penser qu'il aurait été élu. Dès lors il m'est apparu avec la clarté de l'évidence que seul Valéry Giscard d'Estaing était capable de battre François Mitterrand au second tour. N'oubliez pas que j'étais ministre de l'Intérieur et, à ce titre, assez bien informé. Il fallait, me semblait-il, que Valéry Giscard d'Estaing passe la barre des 30 % au premier tour pour avoir de bonnes chances au second.

*Avez-vous parlé de cette échéance présidentielle avec le Président dans les derniers mois précédant sa mort?*

Jamais.

*Dans quelles circonstances avez-vous appris son décès?*

La veille, j'ai reçu un coup de téléphone de Pierre Messmer m'indiquant que la situation était grave. J'ai été stupéfait. Si curieux que cela puisse vous paraître, je n'avais pas réalisé. Ensuite, tout est allé très vite.

*Peut-on considérer que la substance de son message politique est radical-socialiste? Ou conservatrice? Ou libérale?*

Rien de tout cela. Georges Pompidou était un paysan, un humaniste, un intellectuel. Il avait puisé dans le Cantal de fortes racines et à Normale Sup les ingrédients d'une personnalité d'élite. Dans sa jeunesse il s'était situé plutôt à gauche. Il en avait gardé la conviction que le progrès social était la seule justification de l'évolution économique. J'attribue à cette conviction-là son insistance à vouloir par exemple la mensualisation des salaires. Il n'acceptait pas l'idée que certaines catégories de Français puissent être payées de façon discriminatoire.

Il m'a légué entre autres une certaine aversion pour les controverses idéologiques. Il était essentiellement un pragmatique. Donc inclassable.

*Partagiez-vous ses goûts esthétiques avant-gardistes?*

J'avais découvert la peinture et la sculpture modernes vers quinze ans par le truchement de Fernand Léger que j'admirais beaucoup. Je me suis donc senti de plain-pied avec ses curiosités en matière d'art moderne. En même temps j'étais fasciné par son aptitude à déceler le beau sous toutes ses formes, dans toutes les civilisations. J'ai connu beaucoup d'artistes grâce à lui.

Quand il a été élu Président de la République, il m'est revenu en qualité de benjamin du Gouvernement de choisir son cadeau de Noël. J'ai opté pour un *Violon cassé* d'Armand. Le prix de cette œuvre excédait de beaucoup le résultat de ma collecte. Je suis intervenu auprès d'André Malraux pour qu'il m'obtienne un prix défiant toute concurrence.

*Ses options gastronomiques?*

Je vous dis un oui sans réserve.

*Ses choix poétiques?*

Ils étaient plus classiques que les miens. J'appréciais son anthologie. J'ai tout de même regretté qu'il n'ait pas fait, faute de temps, une place plus grande dans sa culture aux poésies chinoises et japonaises.

*Dans vos relations personnelles avec lui, existait-il une composante filiale?*

Non. Je l'aurais souhaité mais il était le Premier ministre.

*Vous a-t-il jamais laissé entendre qu'un jour peut-être vous seriez apte à conduire le Gouvernement à Matignon?*

A moi non. Mais je n'exclus pas qu'il en ait parlé à d'autres. Des bruits m'en sont revenus.

*Vous a-t-il laissé entrevoir un éventuel destin présidentiel?*

Jamais.

*Est-il vrai que Georges Pompidou était très rancunier?*

Non. C'est une légende. Il n'a eu de rancune qu'après la lamentable affaire Marcovic parce qu'il avait été profondément blessé.

*Et très autoritaire?*

Non. Il avait de l'autorité naturelle, c'est différent.

*Étiez-vous un habitué de Cajarc? D'Orvilliers?*

Pas de son vivant. Je le suis devenu auprès de Mme Pompidou.

*Vingt ans après, vous considérez-vous comme son héritier politique naturel?*

Pas son héritier : son disciple.